



Pope et Dryden, d'après Eyne Crowe.

POPE ENFANT EST PRÉSENTÉ À DRYDEN

La gravure que le lecteur a sous les yeux représente le café de Will. Deux personnages attirent spécialement l'attention : Dryden et Pope. Dryden est ce vieillard assis sur un fauteuil d'honneur ; Pope est ce jeune garçon qui a sa main droite dans la main droite de Dryden. Tout le monde sait avec quel légitime orgueil l'Angleterre prononce ces deux noms, qui sont chez elle comme l'incarnation de la poésie classique. Des génies plus hauts, Milton, Shakespeare, Spenser, étonneront, raviront à jamais l'intelligence humaine par leurs créations puissantes, brillantes, originales, colorées, sublimes ; Dryden et Pope prendront tous les esprits cultivés au piège de leur atticisme, au piège de cette beauté particulière qui naît de la pureté du style, de la délicatesse du goût, de l'élégance, de l'harmonie, du fini de la versification,

26^e Année.

enfin de la sagesse savante et correcte à laquelle rien d'irrégulier n'échappe.

Dryden en ce tableau a près de soixante-neuf ans. Né en 1631, le voilà arrivé à la fin de sa carrière dont l'ensemble se résume en ces quelques mots : Jeunesse studieuse, âge mûr passé dans de brillants travaux auxquels la fortune et les honneurs viennent un instant sourire ; puis bientôt la vieillesse, le dénûment, et au sein du dénûment une éclosion de chefs-d'œuvre. Aldwinkle, son pays natal, dans le comté de Northampton, Tiernmarsh et Westminster où il commença son éducation, Cambridge où il étudia de dix-neuf à vingt-six ans, Londres enfin, voilà autant de noms sur lesquels rejaillit sa gloire.

A l'époque où nous le voyons, c'est-à-dire un peu avant 1700, Dryden, avons-nous dit, touche à la fin de sa carrière. Si vous demandez qu'on vous expose avec précision ce qui a fait l'éclat de cette vie qui s'achève, des écrits littéraires de grande valeur vous répondront.

25

çait à la parole en se mordant les lèvres. Les bons gendarmes s'étaient franchement divertis.

« Conseil de guerre pareil ne se voit pas souvent.

— Si la pauvre Catherine avait eu ces juges-ci, son sang ne salirait pas notre Résistance ! »

Il n'y avait pas matière à rire pour le citoyen président Richard. — La voix du peuple s'élevait contre les actes du conseil élu par ses gardes nationaux et dont il avait tristement laissé accomplir la sentence : courants et contre-courants dans l'opinion publique.

La mesure cruelle dont fut victime la malheureuse Catherine Borde contribua certainement, quand revinrent les élections, à diminuer l'influence des républicains les plus disposés à entrer en accommodement avec l'ennemi. Et l'autorité de Précý s'en accrut d'autant :

Après les formalités de rigueur, lorsque les juges eurent, en se concertant entre eux, recouvré le sérieux nécessaire, le président Rostaing prononça l'acquittement, à l'unanimité des voix.

L'auditoire presque entier applaudissait gaiement :

« A la bonne heure, nom d'un fièvre ! » fit de nouveau Pierre Mitard sans qu'aucun gendarme lui remit la main au collet. Et après avoir chaudement remercié l'aimable Fernand de Hallois, il courut conter ses aventures de la matinée chez M. Ravinol, dont tous les gens le connaissaient d'enfance.

« Celui qui t'a si bien défendu est tout simplement le promis de Mademoiselle !

— Ah ! tant mieux pour elle, comme pour lui ! »

La poudre parlait, fusils et canons chantaient par delà le faubourg Saint-Clair : il y eut de quoi rire tout de même au logis du maître.

Les arquebusiers, les chasseurs de Précý et le bataillon lyonnais de Washington firent éprouver, ce jour-là, des pertes sérieuses aux troupes de Dubois-Crancé. Kellermann, qui n'avait jamais été partisan des hostilités, s'éloigna de Lyon pour rejoindre sur la frontière le gros de son armée, et durant quelque temps Précý eut bon espoir.

Il communiquait librement avec le Forez. Lyon s'approvisionnait bien. Plusieurs nouvelles favorables parvinrent, au général. Le président Richard était remplacé. Gilibert, Bémani et plusieurs autres citoyens prudents étant devenus maîtres du terrain, Précý fit aisément autoriser, au nom du salut public, les visites domiciliaires les plus urgentes.

L'incendiaire Loret fut arrêté et ses poudres confisquées. Il devait comparaître devant le conseil de guerre permanent qui fut institué et nommé par le général peu après l'acquittement de Pierre Mitard. Mais il ne fut pas jugé, car on le trouva mort en prison avant qu'il eût révélé les noms de ses complices.

Le collectionneur de poisons, Marchou, arrêté le lendemain, n'étant au résumé coupable d'aucun crime positif, fut incarcéré par précaution ; mais peu de temps après, avec le concours de Byzantin, il parvint à s'évader.

Par continuation, du reste, Précý recevait secrète-

ment, des mains de Reyssier, de Fernand, du père Barbet qui, vêtu en bourgeois, ne craignait plus de sortir, ou encore de celles de Paul-Louis, de nouvelles communications signées *Martin*.

L'une de ces pièces très circonstanciée lui ayant prouvé que de toutes parts dans Lyon la sincérité de son républicanisme était mise en doute, — que les jacobins restés dans l'intérieur faisaient dire qu'il violait sa parole en s'entourant d'aristocrates, d'émigrés, de complices de Pitt et Cohourg, — et que les autorités départementales n'étaient plus que les dociles instruments de ses arrière-pensées monarchiques, il sentit que l'ex-président Richard cabalait, que les sections les plus démocratiques devaient être ébranlées et que ses cris spontanés de : « Vive la République ! » n'étaient plus suffisamment pris au sérieux.

En conséquence, il fit afficher sur papier à large encadrement tricolore une protestation *privée*, démenti formel singulièrement énergique où, incidemment, il faisait ressortir les inconséquences de ceux qui, ayant fait guillotiner Châlier, avaient envoyé une députation aux émules de feu Marat son modèle, et qui, après avoir proclamé le principe de la Résistance à l'Oppression, l'avaient violé, par poltronnerie, en essayant de traiter avec les oppresseurs.

« Mes fonctions m'interdisent la politique.

« Donc, lâches gredins ceux qui me font parler (1).

Signé : PRÉCÝ. »

Dans les conciliabules royalistes, on ne comprit rien à ce coup de boutoir sans caractère officiel, mais en revanche dans les sections de toutes nuances l'effet produit fut excellent. On y abjura l'instant de faiblesse où, sous la pression des fluctuantes autorités civiles, l'on avait semblé prêts à reconnaître la Convention nationale, pour ne se souvenir que du cri du ralliement : « Résistance à l'Oppression ! »

En outre, les assiégeants canonnaient, dévastaient, fusillaient, tout en répandant dans les campagnes des bruits calomnieux, et, de plus, ils venaient de recevoir plusieurs frottées. Était-ce bien le cas de taquiner le brave général en chef Précý ?

Les indications de *Martin* n'avaient pas été inutiles, tant s'en faut.

Malheureusement, l'incendiaire Loret mort en prison si subitement, ce qui permettait des suppositions fort peu rassurantes, laissait à coup sûr des complices.

— La suite au prochain numéro. — G. DE LA LANDELLE.

LES GLACIERS DU BERNINA

EXCURSION DE QUATRE VOYAGEUSES

(Voir page 376.)

Nous nous mîmes en marche, cependant, au milieu des exclamations, des cris, des appels joyeux et des

1. Balleydier, I, p. 384.

longs éclats de rire. Notre première aventure nous attendait à quelques pas de là. Juste sur le milieu de la pente que nous suivions, une nombreuse équipe d'ouvriers était employée à creuser une nouvelle route. Déjà la couche épaisse et lourde de la neige durcie était tranchée et détachée jusqu'à la surface du roc. Il ne restait plus, sur l'extrême bord où nous nous trouvions, juste au-dessus de l'abîme, qu'une bande de neige très étroite, sorte de rempart ou de parapet, sur laquelle nos traîneaux ne pouvaient s'aventurer, sans risquer d'être précipités dans ces profondeurs béantes. Ces braves travailleurs, heureusement, se montrèrent pleins de complaisance et de bonne volonté. Ils soutinrent nos traîneaux au bout de leurs poings solides, sur leurs larges épaules, jusqu'à ce que nous fussions hors de l'endroit dangereux. Alors, délivrés de toute crainte, nous lançâmes les chevaux à toute vitesse, prenant notre élan dans un grand style, tandis qu'à quelques pas de là, les ouvriers, immobiles et silencieux dans la tranchée béante et noire, leurs voiles blanches retombant sur leurs gros yeux de verre, restaient derrière nous, du regard nous suivaient de loin, comme un essaim de fantômes échappés aux profondeurs de l'enfer, et condamnés à se creuser un chemin dans les abîmes sombres, tandis que nous, heureux enfants du ciel et de la terre, nous voyagions, joyeux et libres, dans les sereines régions des airs.

Nos chevaux, dans leur élan fougueux, bondissaient sur la neige, détachant, sous leurs sabots ferrés, des masses de légères parcelles blanches qui rejaillissaient sur nous dans leur splendeur irisée, comme une pluie de cristal broyé abandonné au vent. Derrière chacun de nos traîneaux se tenait le conducteur, droit et solide au poste, se penchant au-dessus de nos têtes pour exciter ses chevaux, les retenir ou les guider. Chaque fois qu'il m'arrivait de jeter un regard derrière moi, je pouvais jouir d'un spectacle émouvant et grotesque à la fois, complet, inénarrable. Caro et son infortunée compagne, sur leur siège branlant, ne s'y retenant que par le prodigieux effet d'une détermination absolue, d'une volonté suprême, au milieu des exclamations, des longs cris de terreur entrecoupés de joyeux éclats de rire, et redoutant à chaque instant quelque brusque soubresaut, quelque choc inévitable, qui vint renverser le frêle véhicule avec son cocher, son cheval et sa charge de voyageurs.

Enfin un grand cri de triomphe s'éleva, et nous fit vivement tourner la tête. Madame B..., dans un transport de joie difficile à décrire, nous annonçait qu'elle avait enfin trouvé un soutien, un appui solide ; quelque chose de dur, de résistant passant sous son manteau de voyage, et qui sûrement la retiendrait en cas de secousse, d'accident... Par malheur, cette grande satisfaction ne fut que de bien courte durée. Il se trouva, après un examen plus sérieux de la situation et des choses, que notre pauvre madame B... se cramponnait

tout simplement à l'*alpenstock* de sa compagne, qui pouvait fort bien, au moindre choc, lui rester dans la main, et rouler avec elle le long des pentes perfides de l'immense abîme blanc.

Mais nous avançons toujours dans cette vaste et splendide immensité neigeuse, nous, les seuls êtres vivants qui se pussent apercevoir en ce monde des altitudes, à l'exception d'un bien frêle et chétif animal, d'une toute petite marmotte, qui fuyait devant nous, en jetant son cri aigu, décroissant dans la distance.

Tout était si beau, si grand, d'une majesté si sublime et d'une harmonie si parfaite, que nous nous arrêtâmes longtemps au sommet de cette passe, laissant reposer nos chevaux, contemplant ici, nous écriant là, mais, en somme, admirant toujours. A gauche, c'étaient les vallées, à peine entrevues dans la distance, se dessinant au pied des masses neigeuses comme de petites allées vertes ; à droite, une paroi de rochers flanquée d'imposants contreforts, crénelée d'aiguilles sans nombre, et des glaces qui, s'échappant par toutes les échancrures, descendaient, s'échelonnaient en degrés gigantesques, et, tantôt rencontrant le vide à mi-hauteur, s'y détachaient par blocs tombant en avalanches ; tantôt encaissées dans une étroite crevasse, atteignaient les pentes douces et s'y déployaient en assises colossales, venant appuyer leurs derniers gradins au plateau où étaient arrêtées nos microscopiques personnes.

Au pied des monts énormes, ce spectacle grandiose, vraiment magique, se reflétait dans les eaux d'un vert sombre d'une multitude de lacs qui, dentelés de mornes promontoires, barrés par des presqu'îles de pierre, se succédaient à perte de vue le long des plateaux élevés, faisant ressortir, par la tranquillité harmonieuse de leurs lignes basses et fuyantes, le tumultueux chaos au sein duquel dorment leurs ondes.

Et cet éclat merveilleux des glaciers baignés de soleil ! ces flots de rayons d'or descendant de l'azur et se brisant en jets superbement colorés, en éclairs, en scintillements, en gerbes diamantées d'étincelles, sur ces mille facettes transparentes, semées en poussière le long du plateau ou suspendues aux flancs des rocs !... Oh ! c'était là un spectacle unique, indescriptible, incomparable, et dont nous jouissions avec d'autant plus de volupté, d'enthousiasme et de ferveur, que notre expédition avait été favorisée par un de ces temps d'une beauté rare, unique, tels qu'il ne s'en rencontre peut-être pas deux fois, en juin, tous les trente ans ! Aussi était-ce avec un véritable sentiment de triomphe et de joie orgueilleuse, que nous savourions, dans toute leur plénitude, les délices de ce beau jour, de même qu'un connaisseur avide, un amateur passionné, éprouve une sensation de bonheur égoïste presque inexprimable, en contemplant la médaille unique dont le type ne se retrouve plus dans aucune collection du monde, ou la gravure merveilleuse dont les cuivres ont été détruits.

Notre enthousiasme, toutefois, ne nous fit pas oublier

le chemin de la *Wirtshaus*, lorsque notre estomac nous avertit qu'il était plus que temps de songer à dîner. Or, — comme si tout devait concourir à rendre cette journée glorieuse et charmante, — nous trouvâmes, à notre retour, la salle à manger de l'auberge décorée fort joliment. La veille précisément, une noce de riches montagnards y avait été célébrée, aussi des guirlandes et bouquets de fleurs artificielles, des édifices, plus ou moins entiers, de nougats aux fruits confits et de blancs d'œufs glacés de sucre et ornés de pastilles roses, ornaient encore, dans leurs plateaux de porcelaine à jours, la longue table du festin.

Lorsque nous nous fûmes, après toutes nos fatigues, restaurées convenablement, lorsque nous eûmes pris part, autant que faire se pouvait, aux sentimentales effusions de notre excellente *Wirthin*, concernant ces joies nuptiales, et veillé à ce que nos guides, nos compagnons de dangers et de gloire, fussent servis abondamment, une agréable sensation de repos et de bien-être, une douce somnolence même, commença à s'emparer de nous. Mais Walther, qui entra en ce moment avec ses compagnons, ne nous permit pas d'y céder. Ces braves gens portaient sur leurs épaules, attachés avec des cordes, les tout petits traîneaux, plus proprement nommés *glissoires*, que nous avions remarqués au moment du départ. Et nous comprîmes alors quel usage nous pouvions en faire.

Lorsque nous eûmes quitté la *Wirtshaus*, nos guides aussitôt gagnèrent le sommet de la plus abrupte des pentes. Nous les suivîmes docilement, non sans de grands efforts, trébuchant, vacillant et enfonçant à chaque pas dans cette froide et épaisse couche de neige, molle et douce comme un duvet, mais cédant sous les pieds et constamment mobile. Enfin, étant parvenues à trouver un point de départ solide sur une sorte d'assise rocheuse, nous nous assîmes à ras de neige sur ces planchettes inclinées, appuyant nos pieds, de chaque côté, aux brancards microscopiques, et nous n'attendîmes plus que le signal pour nous lancer.

D'abord les guides prirent en main les cordes, et, courant à perdre haleine le long de la pente rapide, nous traînèrent derrière eux. Ce fut là, nous devons l'avouer, une sensation horrible. Se sentir lancée à toute vitesse, entraînée vers l'inconnu, vers l'abîme, vers l'infini, sans rien trouver pour s'arrêter, se retenir, pas même pour appuyer ses mains, rassembler ses derniers souffles haletants pour grossir sa voix et crier grâce, n'a rien de rassurant ni de confortable, en effet. Seulement les choses changèrent de face lorsque les guides, nous mettant les cordes en mains, nous dirent de nous lancer nous seules en dirigeant nos traîneaux... Alors ce fut un vrai plaisir de nous projeter en avant; de descendre, avec la rapidité d'un ruisseau qui fuit ou d'une pierre qui roule, glissant encore, glissant toujours, et pouvant nous arrêter, selon notre bon plaisir, en enfonçant vigoureusement nos talons ferrés dans la neige.

Pour ma part, en ce moment, je commençai à m'imaginer quelles incomparables sensations de liberté, de triomphe et de bien-être, pourrait éprouver une flèche susceptible de ressentir nos impressions humaines. Traverser l'air et l'espace sans obstacle, sans arrêt, au-dessus de tout, malgré tout, sans rien voir, sans rien entendre, ce doit être divin, exquis, — à condition toutefois que la flèche n'ait pas à redouter le but, ayant été lancée par des mains inhabiles; et qu'elle n'arrive jamais, qu'elle vole toujours... Car c'est l'instant final qui est redoutable et terrible. Et, ainsi qu'un de nos plus spirituels écrivains le fait justement remarquer : « Dans une chute, il y a deux moments terribles : le départ et l'arrivée. Le voyage en lui-même n'est rien. On cite même un maçon qui, tombant d'un cinquième étage, adressait au ciel, pendant la traversée, cette fervente prière : « O mon Dieu ! pourvu que ça dure ! »

Le soleil, à cette heure, dardait ses rayons d'aplomb au-dessus de nos têtes. Aussi n'était-ce pas sans de laborieux efforts que nous parvenions à regagner, en remontant la pente abrupte, notre point de départ marqué par un *alpenstock*, avant de nous lancer dans de nouvelles glissades. A la fin Emily, complètement épuisée, alla se réfugier auprès de M^{me} B^{***}, qui s'était commodément assise sur une grosse touffe d'herbe à l'abri d'un rocher; toutes nos invitations, nos cris de plaisir, nos extases, n'ayant pu triompher de la frayeur que lui inspiraient ces vertigineuses échappées, surtout de la peur qu'elle avait de se mouiller les pieds.

Ainsi, pendant près d'une demi-heure, Dora et Caro continuèrent leur *racing-partie*, saisies toutes les deux d'une noble émulation, et, dans leur rapide élan, subissant des chances diverses, l'une arrivant tantôt très mauvaise seconde, après un ou deux effondrements dans quelques amas de neige friable et à demi fondue, tandis que l'autre, en dépit de sa victoire incontestée, se voyait précipitée, juste au moment de son triomphe, dans cette grande masse douce et froide, à la base du versant.

Les heures de cette belle journée s'étaient, l'une après l'autre, écoulées si rapidement, que nous n'avions pas même remarqué les grandes ombres grises s'amasant autour des hautes cimes, au moment où l'on nous annonça l'arrivée des *bergwagen* devant nous reconduire à l'hôtel. Certes, il était bien temps de songer à regagner notre demeure. Aussi reprîmes-nous, au bruit des roues, aux cris des guides, le chemin du logis où nous étions bien sûres de rencontrer, après un bon souper, un excellent sommeil. Le long de la route, le soleil à son déclin versait sa belle lueur dorée sur les hautes cimes des cyprès de la montagne; et à travers les groupes élégants, les branches bizarrement enchevêtrées des grands pins d'Arolla étagés en massifs verdoyants. Les ombres grises du crépuscule s'étendaient dans les fonds, à la base des pics, sur les chemins voilés par ces géants de la montagne. Quant à la riche

nappe d'or elle allait s'élevant, se perdant, montant, montant toujours, le long des glaciers scintillants, des pics énormes et des pentes blanches de neige, jusqu'à ce qu'enfin, devenant à chaque instant de plus en plus pâle, de plus en plus légère, elle finit par se perdre et s'éteindre tout à fait dans la transparence verdâtre de la nuit, couvrant à son tour les splendides horizons terrestres et les profondeurs de l'azur.

— La fin au prochain numéro. — ÉTIENNE MARCEL.

SAINT VINCENT DE PAUL

Quel est le sage qui gardera le souvenir de toutes ces choses, et qui comprendra les miséricordes du Seigneur ?

(Ps. CVI, v. 43.)

Il y a quelques années, lorsqu'on parcourait en diligence la route de Bordeaux à Dax, le conducteur, type aujourd'hui oublié, nous montrait, non loin de cette dernière ville, vers les Pyrénées, perdue au milieu des champs, une maisonnette ombragée d'un chêne et nous



Maison où est né saint Vincent de Paul. (Gravure extraite de *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*).

disait simplement : « Voici la maison de Vincent de Paul !... »

Y avait-il en effet besoin de commentaires à ce nom de Vincent de Paul qui, comme celui de Henri IV, n'éveille à l'esprit qu'une idée bienfaisante et ne fait passer sur le cœur qu'un souffle tout français.

L'un, roi, s'efforça de rendre la France plus grande, plus glorieuse, plus prospère, effaçant de son sol les traces de la guerre civile, encourageant l'industrie, rétablissant la richesse publique et ramenant la paix !

L'autre, pauvre prêtre, empruntant aux riches pour combler les pauvres ! Aux malades il fait bâtir des hôpitaux ; aux délaissés il donne une famille ; aux ignorants, des maîtres dévoués et habiles. En un mot, du milieu de l'assoupissement moral qui suit les luttes terribles et de l'égoïsme profond qui en est l'effet, il fit jaillir des torrents de charité qui, non contents d'envahir notre pays, allèrent porter sur cette terre d'Afrique, qui devait être un jour française, un germe de conquête !

Tous deux enfin, le prince et le berger, surent par

excellence tirer parti des hommes et des choses. Si l'un des deux visa plus que l'autre à la gloire de Dieu, c'est qu'il fut saint, et que l'autre n'était que roi. Mais l'un et l'autre étaient Français et surent aimer la France.

Saint Vincent de Paul naquit le mardi de Pâques 1576 au hameau de Ronquines, paroisse de Pouy.

La fortune de ses parents consistait en une maison entourée de quelques pièces de terre qu'ils faisaient valoir eux-mêmes, et de six enfants : quatre garçons et deux filles.

Les enfants sont la fortune du pauvre, dit-on avec raison ; mais bien plus encore le doit-on dire du laboureur chrétien. Aux champs mieux qu'à la ville, chaque membre de la famille apporte à l'œuvre commune sa part de force et d'activité.

Vincent, le troisième des enfants de Guillaume de Paul, avait la garde des troupeaux, souvenir que son humilité aimait à rappeler dans la suite : « Je ne suis que le fils d'un pauvre villageois... j'ai gardé les bes-